



DORIS
LESSING

Le temps mord

Flammarion

DORIS LESSING

Le temps mord

Au terme de sa longue vie, Goethe affirmait qu'il venait tout juste d'apprendre à lire. Dans ce recueil des meilleurs essais de Doris Lessing, rassemblés pour la première fois, on retrouve la sagesse et la passion d'un auteur qui a elle-même appris, au cours de son intense et longue vie, à lire le monde autrement. Depuis les expériences sexuelles secrètes de Tolstoï jusqu'aux mystères du soufisme, en passant par la critique des grands classiques de la littérature, ces essais abordent un très grand nombre de sujets, de cultures, de périodes et de thèmes.

Peinture de l'âme humaine, de nos espoirs, de nos peurs et de nos désirs, *Le temps mord* offre un portrait unique en son genre de l'un des auteurs les plus talentueux de notre époque.

« Dans ces passages résonne cette voix ferme, intransigeante et courageuse qui a fait de Lessing une icône de la liberté de pensée. »

Times Literary Supplement

Doris Lessing est née en Perse en 1919 et a vécu une grande partie de son enfance au Zimbabwe. Devenue célèbre dès son premier livre, Vaincue par la brousse (1950), elle est aussitôt apparue comme un écrivain engagé aux idées libérales. Prix Nobel de Littérature, elle est l'auteur d'une quarantaine d'ouvrages parmi lesquels le célèbre Carnet d'or (Prix Médicis étranger). Flammarion a notamment publié Le Rêve le plus doux (2004), Un enfant de l'amour (2007), et Alfred et Emily (2008).

Traduit de l'anglais
par Philippe Giraudon

Flammarion

LE TEMPS MORD

DU MÊME AUTEUR

- Victoria et les Staveney*, Flammarion, 2010
Alfred et Emily, Flammarion, 2008
Vaincue par la brousse, Flammarion, 2007
Un enfant de l'amour, Flammarion, 2007
Les Grand-mères, Flammarion, 2005
Le Rêve le plus doux, Flammarion, 2004
Mara et Dann, Flammarion, 2001
Le Monde de Ben, Flammarion, 2000
La Marche dans l'ombre, Albin Michel, 1998
La Cité promise, Albin Michel, 1997
L'Amour encore, Albin Michel, 1996
Rires d'Afrique, Albin Michel, 1996
Dans ma peau, Albin Michel, 1995
Rires d'Afrique, Albin Michel, 1993
Notre amie Judith, Albin Michel, 1993
L'Habitude d'aimer, Albin Michel, 1992
Le Cinquième Enfant, Albin Michel, 1990
Descente aux enfers, Albin Michel, 1988
La Madone noire, Albin Michel, 1988
Le vent emporte nos paroles..., Albin Michel, 1987
La Terroriste, Albin Michel, 1986
Si vieillesse pouvait, Albin Michel, 1985
Journal d'une voisine, Albin Michel, 1984
Les Chats en particulier, Albin Michel, 1984
Mariage entre les zones 3, 4 et 5, Seuil, 1983
L'Écho lointain de l'orage, Albin Michel, 1983
Mémoires d'une survivante, Albin Michel, 1982
Shikasta, Seuil, 1982
L'Été avant la nuit, Albin Michel, 1981
Un homme et deux femmes, 10/18, 1981
Nouvelles africaines, Albin Michel, 1980
Les Enfants de la violence, Albin Michel, 1978
Le Carnet d'or, Albin Michel, 1976

Doris LESSING

LE TEMPS MORD

*Traduit de l'anglais
par Philippe Giraudon*

Flammarion

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Titre original : *Time Bites*
Éditeur original : Fourth Estate, an imprint of
HarperCollinsPublishers
© Doris Lessing, 2004
Pour la traduction française :
© Flammarion, 2011
ISBN : 978-2-0812-5775-7

VIEILLIR

L'approche de la vieillesse, cette *via dolorosa*, nous est présentée comme une longue descente après l'âge d'or de la jeunesse. Pourtant on trouverait difficilement quelqu'un que la perspective de revivre son adolescence ou même ses vingt ans ne ferait pas frémir. On n'apprend que lentement à apprivoiser ses propres émotions. J'ai entendu bien des gens déclarer que la trentaine ou la quarantaine étaient pour eux le meilleur âge. La vie humaine, que Shakespeare considère comme une succession d'étapes, n'est pas clairement délimitée, surtout quand on découvre sur soi très jeune les signes avant-coureurs du vieillissement, avec l'apparition des premiers cheveux blancs, comme de la neige en plein été.

Il reste que nous savons qu'un moment va venir où certains événements vont se produire. Nous sommes avertis, on ne cesse d'en parler. Les dents, les yeux, les oreilles, la peau : rien ne pourra vous surprendre, vous semble-t-il. Cependant je ne me rappelle pas avoir entendu noter qu'on allait rapetisser. Mes jupes, qui la veille retombaient agréablement jusqu'au mollet ou aux chevilles, rasant la terre le lendemain. Que s'est-il passé ? Se sont-elles allongées ? Non, c'est moi qui ai perdu dix centimètres. Alors que je me considérais comme une femme bien bâtie, je

commence à me demander à partir de quelle taille je mériterai d'être qualifiée de naine.

Il n'y a rien d'étonnant à se regarder dans les miroirs et à penser : qui est cette vieille femme ?

On n'est pas pris au dépourvu en se découvrant, sur de vieilles photos de famille, sous les traits de notre mère ou de notre grand-père.

Quant à l'accélération des années, elle a commencé de bonne heure.

Mais c'est maintenant que commencent les surprises délicieuses. Le temps devient fluide. Il est amusant de regarder un vieux visage, par exemple dans un bus, et d'imaginer ce qu'il a dû être dans sa jeunesse. Ou de projeter sur un visage juvénile ce qu'il sera dans trente ou quarante ans. Voir dans une petite fille en train de gambader la jeune fille, la femme d'âge mûre, la vieille femme. Les ordinateurs nous ont appris à le faire.

Et cette fluidité n'empêche pas la permanence, car la personne contemplant le visage âgé dans le miroir est la même qui partage vos plus anciens souvenirs, remontant à votre deuxième année voire plus tôt. L'essence de l'enfant est la même que celle de la vieille femme. « Me voici, je n'ai pas changé du tout. »

Mieux encore, il arrive ce qui n'a jamais été prédit ni même décrit, je crois : les impressions gagnent en fraîcheur et en intensité. Il semble qu'un voile qui ternissait la vie ait disparu. Comme Miranda, vous avez envie de vous écrier : « Quel monde nouveau et merveilleux ! » Vous ne vous rappelez pas avoir jamais éprouvé une telle sensation. Quand vous étiez plus jeune, l'habitude ou l'urgence l'emportaient. Vous voilà saisie et bouleversée par des instants où le caractère improbable de votre vie s'empare de vous comme une fièvre. Chaque détail paraît remarquable. Les gens, les expériences, les événements se présentent à vous

Vieillir

avec l'immédiateté d'acteurs jouant dans un drame barbare et splendide où il semble que vous ayez un rôle. Un regard nouveau vous a été donné. C'est là sans doute ce que ressent un tout petit enfant en regardant le monde pour la première fois : tout est miracle. À bien des égards, la vieillesse donne aux souvenirs une vie nouvelle.

INTRODUCTION À UN GUIDE DE LECTURE

L'autre jour, dans une très grande librairie, j'ai vu arriver deux adolescentes d'une quinzaine d'années, qui paraissaient aussi excitées que si elles se rendaient à une fête. Mais en voyant tous ces rayonnages couverts de livres, elles prirent soudain une expression inquiète et se serrèrent l'une contre l'autre en regardant à la ronde d'un air stupéfait. Voyant qu'elles allaient s'enfuir, je m'avançai vers elles et leur demandai si elles avaient besoin d'aide. Elles déclarèrent qu'elles cherchaient un livre. Quel livre ? Eh bien... elles n'en savaient rien. Leur professeur leur avait dit qu'elles devaient lire des livres et passer moins de temps à regarder la télévision. Elles n'imaginaient pas qu'il existait tant de livres. Non, il n'y en avait pas chez elles, leurs parents ne lisaient pas. Je vis alors ce qu'elles voyaient, un espace aussi vaste qu'un entrepôt et rempli de milliers de livres, dont chacun était un monde inconnu, un défi, un mystère. Je les accompagnai donc de rayon en rayon en leur expliquant qu'ils étaient classés par genre : romans, biographies (ouvrages retraçant la vie d'une personne), autobiographie (ouvrages retraçant la vie de leur auteur), animaux, voyages, sciences etc. Elles sortirent avec une demi-douzaine de livres, et j'espère qu'elles sont retournées plus tard dans une librairie.

Je crois que les gens travaillant avec des livres ou élevés dans une famille où leur présence allait de soi ne peuvent imaginer la confusion, l'effarement, le découragement qui s'empare nécessairement de jeunes gens auxquels on recommande de lire alors qu'ils n'ont ni parents ni amis plus âgés pour les conseiller.

En quittant cette librairie, j'appelais de mes vœux un ouvrage contenant des suggestions simples ou même simplistes pouvant guider les jeunes gens dans leurs lectures. Il pourrait d'ailleurs être utile également à des gens plus âgés se rendant compte soudain que leur existence les avait privés de ce grand plaisir qu'est la lecture, de l'aventure de la littérature, de la quête du savoir, qui peut commencer très tôt pour ceux qui ont de la chance et durer ensuite toute leur vie, avec sans cesse des découvertes merveilleuses, des livres pris parfois au hasard sur une étagère et vous révélant un monde nouveau dont on ne se serait jamais douté. Ce guide de lecture est précisément l'ouvrage que je souhaitais. Les suggestions des collaborateurs sont toutes le reflet d'une admiration ou d'un enthousiasme personnels. Ils aiment les livres qu'ils recommandent, et c'est là l'essentiel. L'amour de la littérature, des livres, des idées, se transmet par la passion d'un professeur. Quand quelqu'un, jeune ou vieux, vous dit qu'il a eu de la chance d'avoir un professeur qui l'a marqué, on peut être sûr que ce professeur était amoureux de la littérature, des sciences, d'une idée, et qu'il a communiqué son amour à ses élèves par osmose. Un enseignement sans chaleur, réduit à l'analyse et à l'exégèse, ne produit pas des lecteurs pour qui la lecture et la vie intellectuelle sont une passion de tous les jours.

Ce guide est l'équivalent d'un professeur enthousiaste, qui est pour ses élèves une chance et dont l'influence bienfaisante se fera sentir pendant leur vie entière. Un tel

ouvrage est tellement important et nécessaire qu'on ne peut que se demander pourquoi il n'a pas été réalisé plus tôt.

Et maintenant, une remarque personnelle. Il se trouve que j'ai quitté l'école à quatorze ans et me suis instruite par la suite en lisant. Il m'a fallu longtemps – des années – pour me rendre compte qu'après tout je m'inscrivais ainsi dans une longue lignée de femmes n'ayant pas fait d'études pour une raison ou pour une autre (autrefois, c'était parce que les filles n'avaient pas droit aux études, qui étaient réservées à leurs frères), de sorte qu'elles s'instruisaient elles-mêmes dans la bibliothèque de leurs parents, ou avec des livres qu'elles mendaient, empruntaient ou volaient. Virginia Woolf appartenait à cette lignée. Néanmoins, il y avait des livres dans la maison où j'ai grandi, et j'avais des parents qui veillaient à ce que je dispose des meilleurs ouvrages jamais écrits – et certes pas uniquement dans la tradition anglaise. Je vivais dans une atmosphère où il allait de soi que les livres étaient indispensables à une vie digne de ce nom. J'avais la chance d'être conseillée. Cependant je sais qu'il existe partout des jeunes gens, notamment dans ce que nous appelons le tiers-monde mais même dans les pays les plus prospères, qui rêvent de s'instruire et n'en ont pas la possibilité, qui aspirent à avoir des livres et sont hors d'état de s'en procurer, et qui n'ont personne pour les conseiller. Je me mets sans peine à la place d'une personne – pas nécessairement un enfant – n'ayant pas réussi à s'instruire et désirant avoir des livres lui permettant de remédier à ce manque et d'accéder enfin à la culture. J'espère de tout cœur que cet ouvrage si utile se fraiera un chemin jusqu'à ces personnes. Et aussi qu'il tombera dans les mains des parents, car il existe une génération de parents qui tentent d'aider leurs enfants mais ne savent

comment s'y prendre, n'ayant pas eux-mêmes une instruction suffisante.

Pour terminer, voici une petite histoire. En Afrique, dans une région éloignée de toute ville, se trouvait une école de brousse dont les élèves ne pouvaient guère espérer qu'une demi-douzaine d'années d'études. C'est là qu'on surprit un garçon de dix ans avec un livre volé sous son lit. Il s'agissait d'un ouvrage de physique pour cours supérieur, dont il ne pouvait comprendre un seul mot. « Pourquoi l'as-tu volé ? lui demanda-t-on. – Je veux un livre, répondit-il. Je n'ai pas de livres. J'en voulais un pour moi tout seul. – Mais pourquoi avoir volé un livre aussi compliqué ? – Je veux être médecin ! », lança-t-il en pleurant à chaudes larmes et en serrant le volume contre lui.

JANE AUSTEN

S'il existe un roman de langue anglaise dont la popularité est sans partage, c'est bien *Orgueil et Préjugés*. Le succès récent d'une version télévisée n'a fait que confirmer cette évidence. Les figures les plus éminentes de la société et de la littérature ont toujours accordé grand prix à cette œuvre : Jane Austen était devenue célèbre dès son premier livre, *Raison et Sentiments*. Ce roman est typiquement anglais et les étrangers ont souvent remis en cause notre admiration pour lui. Il n'y est guère question que d'argent et de rang social. Où sont les grands thèmes de la Vie et de la Mort ? Ces critiques ont encore cours aujourd'hui. Ordinairement, on leur répond que l'argent et le rang social conditionnaient l'existence des personnages du roman, pour ne rien dire de la femme qui l'écrivit. Commençons par envisager ces problèmes, en laissant de côté pour le moment les thèmes véritables du livre.

Jane Austen appartenait à un milieu bourgeois tendant à se mêler à l'aristocratie, mais sa propre famille était pauvre. Son père avait six enfants – deux filles et quatre garçons – qu'il fallait nourrir, habiller, installer dans la société. Il prit donc des élèves, de sorte que la maison se transformait une bonne partie de l'année en une école bruyante et remplie de garnements turbulents. Jane et sa sœur, Cassandra, avaient l'impression, souvent à raison,

d'être des parentes pauvres, dépendant des cadeaux, petits voyages et autres aumônes dues à la générosité de membres plus fortunés de leur entourage. Ce ne fut que tardivement, quand ses écrits lui procurèrent un peu d'argent, que Jane put goûter à une certaine indépendance. Cette situation était courante à l'époque pour les femmes sans mari ni fortune, dans tous les pays d'Europe.

On l'a souvent dépeinte comme une vieille fille typique, en partie à cause du portrait malveillant qu'à fait d'elle Mary Mitford la comparant à un « tisonnier », rigide et prodigue en jugements. Elle était méchante – cette fois la critique est de Virginia Woolf, qui cite plusieurs *bons mots*¹ peu sympathiques aux dépens d'autrui. Elle écrivait ses ouvrages immortels à la dérobée, toujours prête à les abandonner pour aller prendre le thé et cancaner. En somme, elle appartenait à un type de femme de mon enfance, celui de la tante restée vieille fille. Dénuée de toute vie personnelle, toujours au service des autres, c'était une figure pitoyable. On lit fréquemment que Jane Austen vivait dans un milieu protégé, où son expérience se limitait à la vie villageoise et à un cercle étroit de relations bourgeoises.

Voici quelques lignes d'un critique jadis fort influent, Demetrius Capetanakis. Elles sont tirées d'un numéro de la très célèbre revue *New Writing and Daylight* datant de l'hiver 1943-44 – au cœur de la guerre, donc. « Chaque page d'un roman de Jane Austen est comme enclose par la haie d'une demeure anglaise du dix-huitième siècle. C'est l'enclos de la "raison", ou de la logique, ou du moins celle d'une personne menant une vie assurée au sein d'une société assurée. Jane Austen était protégée par une barrière

1. Les mots suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.
N.d.T.

de valeurs indiscutables... » Rien ne pourrait être plus éloigné de la vérité. Pour commencer, sa situation de femme pauvre et distinguée la fragilisait. Il n'existe guère de position plus pénible dans la société, même si elle est souvent propice à la création littéraire. Une de ses amies intimes appartenait au grand monde. Il s'agissait d'une cousine, sans doute enfant naturelle de Warren Hastings, qui avait épousé un comte français. Ledit comte avait été guillotiné, et la Révolution française et ses conséquences apparaissaient sans doute à Jane presque comme une affaire de famille. Ses quatre frères, enrôlés dans la marine, étaient souvent au loin à combattre Napoléon, plongeant ainsi leur entourage dans l'inquiétude. Surtout, la jeune fille était empêtrée dans les vies de ses amies et parentes ne cessant d'être enceintes, d'allaiter, de mettre au monde d'innombrables enfants dont la mort était à l'époque un événement courant. Et l'influence du pensionnat, où elle avait été envoyée toute petite, fut encore plus cruciale. Elle y fut aussi malheureuse et négligée que Jane Eyre dans son école.

Le triomphe de l'art de Jane Austen, c'est que l'ivoire délicat de son œuvre littéraire fut sculpté dans une immense richesse d'expériences et de matériaux, où elle sut choisir et épurer. Pour des lecteurs d'aujourd'hui connaissant un tant soit peu son époque, le théâtre de cette œuvre apparaît donc comme une succession de lieux brillamment éclairés que cernent de tous côtés des ombres menaçantes, des dangers, des tragédies. Aucun roman de Jane Austen ne nous présente un aristocrate perdant sa tête, une femme mourant en couches ou mettant au monde un handicapé mental, comme sa cousine Eliza. Douleurs et chagrins sont guéris par l'amour, la douceur et sans doute par des baisers – encore que je ne puisse guère imaginer qu'un chaste

baiser dans son univers, autrement c'en serait fait de l'équilibre fragile du ton.

Jane Austen connut très jeune l'amour et la perte. Son bien-aimé était Irlandais et répondait à ses sentiments. De nos jours, leur union semblerait providentielle. Cependant il était pauvre et devait entretenir une mère et des sœurs, de sorte qu'un mariage d'argent s'imposait pour lui. Les amoureux admettaient l'un comme l'autre la nécessité de ce sacrifice. Elle l'aimait, néanmoins, et il l'aimait. On estime généralement que *Persuasion* est imprégné de cette expérience douloureuse.

Plus tard, alors qu'elle souffrait plus que jamais des difficultés et des limitations nées de son célibat, un riche propriétaire du voisinage la demanda en mariage. Elle accepta, si grande était la tentation d'administrer un domaine, de se voir l'épouse d'un notable, d'avoir des enfants et d'être à jamais quitte de sa condition de parente pauvre. Le lendemain, pourtant, elle changea d'avis et refusa. Cet épisode me paraît particulièrement significatif. On a suggéré que son amour pour Tom Lefroy lui rendait impossible d'en épouser un autre. Cependant il convient ici de rappeler que Cassandra, sa sœur, évoque l'exultation que ressentait parfois Jane à l'idée de se savoir célibataire et donc libérée. Libérée de quoi ? À coup sûr, de l'obligation de mettre des enfants au monde. Il est sans cesse question, dans leur correspondance, d'une cousine ou d'une amie morte en accouchant de son huitième ou neuvième enfant, après des années de grossesse et d'allaitement. Du point de vue de Jane et de Cassandra, le mariage ne pouvait que paraître malsain. Avec le recul, on ne peut s'empêcher de conclure que les vieilles filles si méprisées avaient peut-être la meilleure part. Cassandra passait son temps au chevet de malades et de mourantes, et Jane n'était pas moins sollicitée. Que ne donnerions-nous pour pouvoir entendre les

confidences échangées dans leur chambre ! Peut-être en trouve-t-on l'écho dans les conversations nocturnes d'Elizabeth avec sa sœur Jane.

Dans *Orgueil et Préjugés*, il existe un épisode pénible qu'il est aisé de négliger car il est traité dans un registre comique. Elizabeth est conviée à épouser l'un des hommes les plus déplaisants de la littérature, Mr. Collins. En acceptant, elle pourrait assurer à sa famille une destinée tranquille dans la maison qui reviendrait à cet homme à la mort du père d'Elizabeth. Toutefois, elle refuse. Par la suite, en plaisantant à ce sujet avec Jane, qui est pour elle une amie autant qu'une sœur, elle déclare qu'elle n'a plus aucun avenir à moins qu'un autre Mr Collins ne vienne demander sa main. Ce qui est horrible, c'est que c'est vrai. Le roman ne nous dépeint pas un monde où abondent des prétendants non seulement souhaitables mais estimables – ce qui est bien différent. En revanche, les jeunes femmes sont toutes à l'affût d'un mari, sans lequel aucun avenir n'est envisageable, de sorte que les hommes n'ont que l'embaras du choix. Elizabeth provoque la fureur de sa mère à l'esprit terre à terre, tandis qu'elle a droit aux éloges de son père, un homme de bon sens, lequel rappelle à Elizabeth en évoquant sa propre épouse stupide ce qui peut arriver quand on se marie sans réfléchir. Il reste qu'on ressent un certain effroi, même passager, à l'idée de ce qu'étaient alors le destin et les choix offerts aux femmes. En refusant l'affreux Mr. Collins, Elizabeth risque d'être toute sa vie en proie à l'insécurité. Il est intéressant, à ce propos, que des professeurs demandant à leurs étudiantes de lire *Orgueil et Préjugés* rapportent que de nombreuses jeunes filles d'aujourd'hui connaissent si peu l'histoire, en particulier celle des femmes, qu'elles ignorent leur propre chance et s'étonnent : « Pourquoi Jane et Elizabeth ne

prennent-elles pas un emploi ? Pourquoi ne songent-elles qu'à trouver un mari ? »

En disant non à Mr. Collins, Elizabeth fait fi des conventions de son temps. Une jeune femme se devait alors de chercher un bon parti et de l'épouser. L'amour n'avait rien à y voir, et il en fut ainsi pendant des siècles.

Ce n'est que depuis peu qu'une femme a le droit de dire : « Je ne l'aime pas. »

Nous voici au cœur même du roman. Une jeune femme pauvre mais cultivée, pleine de bon sens et fière de l'être, qui déclare qu'elle ne se mariera que par amour. C'est là un héritage direct des Lumières, et plus particulièrement du Jean-Jacques Rousseau de la *Nouvelle Héloïse*. Cet écrivain et ce roman ont modifié les attentes des femmes et leur vision d'elles-mêmes. Rousseau n'a pas changé les usages et les mœurs uniquement dans le domaine de l'amour et du mariage romantique. Dès l'époque de Jane Austen, les femmes de l'aristocratie allaitaient elles-mêmes leurs enfants et aspiraient à leur donner une éducation rationnelle.

Ce roman, *Orgueil et Préjugés*, apparaît novateur dans le climat de renouvellement moral s'épanouissant partout à l'époque – dans le *Tom Jones* de Fielding, par exemple. Lorsqu'elle refuse la première demande en mariage de Darcy, Elizabeth lui dit qu'il ne se comporte pas en gentleman. On pourrait objecter qu'il se montrait honnête en avouant franchement pourquoi il avait hésité à se déclarer. Assurément, la morale nouvelle impliquait qu'Elizabeth aurait dû l'admirer pour cette honnêteté. Un caractère ouvert était précieux. En se montrant sincère avec l'être aimé, on garantissait l'avenir.

Darcy exprimait les valeurs de sa classe sociale. Elizabeth était pour lui une mésalliance. Bien qu'elle fût certes son égale par la beauté et l'éducation, elle était desservie par

des parentés vulgaires – un oncle dans le commerce, une mère et des sœurs peu présentables. Il faut pourtant noter que la propre tante de Darcy, Lady Catherine de Bourgh, est elle-même un modèle de vulgarité. C'est une femme aussi stupide que grossière. De plus, Darcy ne trouve rien à redire aux actions de la sœur de son ami Bingley, laquelle a jeté son dévolu sur lui, alors qu'elle ne se comporte pas mieux que les sœurs écervelées d'Elizabeth. Si le roman paraissait aujourd'hui, les critiques remarqueraient certainement ces incohérences. L'ont-ils fait à l'époque ? Leur respect pour la richesse et le rang de Darcy leur interdisait-il de le critiquer ? Peut-être lui suffisait-il d'être noble et fortuné pour être un parfait gentleman.

Pourtant, Elizabeth lui dit qu'il ne se comporte pas comme tel. Elle le rejette au nom d'une moralité nouvelle, supérieure à celle du jeune aristocrate. Tout en adoptant l'absurde modestie féminine exigée par la situation, elle ne se sent manifestement pas inférieure à lui, même quand elle lui affirme le contraire.

Elizabeth recourt à une définition du gentleman que nous avons oubliée. C'était autrefois une notion essentielle, et nous percevons aujourd'hui encore comme l'écho d'une excellence ancienne. Il s'agissait d'un idéal né de la chevalerie et dont la clé était l'honneur. Les moqueries de Falstaff n'empêchaient pas qu'il fût un chevalier. L'honneur déterminait sa position dans la société, sinon sur le champ de bataille. Tenir ses engagements, se montrer toujours honnête, n'avoir qu'une parole – autant d'idées considérées comme ridicules, de nos jours. On devait secourir les faibles et les défendre contre les méchants. Il n'était pas question de manquer au respect. Celui qu'on devait aux femmes était une valeur provenant des Cours d'amour et des troubadours. Autant de nuances présentes dans le refus

plein de passion et de mépris qu'Elizabeth oppose à Darcy, alors qu'elle n'est qu'une bourgeoise s'adressant à un noble.

Je me souviens d'un roman de Mrs. Craik qu'on lisait dans ma jeunesse : *John Halifax, Gentleman*. C'était l'histoire d'un homme issu d'un milieu populaire et méritant d'être qualifié de gentleman pour son comportement honorable et ses aspirations. Ce livre connut un grand succès. À l'époque, être un gentleman semblait un but désirable.

Voilà donc Elizabeth, cette jeune arrogante, qui commence par refuser d'épouser un homme déplaisant, alors qu'elle pourrait ainsi assurer l'avenir de sa famille, puis qui rejette un aristocrate richissime sous prétexte qu'il se montre prétentieux. C'était certes une nouveauté pour un roman, et c'est ce qui explique le succès si rapide d'*Orgueil et Préjugés*. Le personnage d'Elizabeth Bennet illustre la vision que les jeunes femmes avaient d'elles-mêmes. Le changement qu'elle incarnait n'était pas moins violent que celui que connurent plus tard les années vingt puis les années soixante.

Evidemment, Elizabeth ne pouvait être comprise par ses trois autres sœurs ni par sa mère. Cette dernière, Mrs. Bennet, est une figure purement comique, mais elle est aussi dangereuse, car sa sottise expose ses filles à l'aventure et au déshonneur. Elle appartient à un autre monde qu'Elizabeth, Jane et leur père. Cette famille est divisée. Elizabeth, Jane et Mr. Bennet – un gentleman – jugent les gens et les situations avec bon sens, finesse et sensibilité. La plus jeune des filles, Lydia, qui s'enfuit avec un jeune et séduisant officier, ne pense qu'à s'amuser, de même que sa sœur Kitty. On retrouve aisément leur équivalent aujourd'hui : leurs descendantes sont innombrables. Passer un bon moment, rien d'autre ne compte. Lydia et Kitty ne pouvaient comprendre l'idée qu'Elizabeth et Jane se faisaient

d'un « bon moment ». Toutefois rappelons-nous ici que la sévère Nancy Mitford décrit Jane Austen comme une « stupide écervelée chassant le mari ». Elle mit donc du temps à atteindre son « bonheur de célibataire taciturne ». Pour évoquer la sottise de Lydia et Kitty, elle puisa dans sa propre expérience et ses propres souvenirs. Elle n'avait pas toujours été celle qui observait en silence. Une autre des sœurs Bennet, Mary, aspire à être davantage qu'une écervelée, mais elle n'est qu'une apprentie bas-bleu citant sans discontinuer d'absurdes aphorismes.

Nous avons ainsi toute une galerie de femmes. Elizabeth, qui sait aimer avec sagesse et sincérité. La belle Jane, qui ne possède pas l'intelligence de sa sœur mais dont le cœur est davantage capable de patience et de pardon. Lydia, dont on sent qu'elle deviendra aussi pénible que sa mère avec l'âge. Kitty, avide de distractions. Mary, sottise et livresque. N'oublions pas la sœur de Darcy, dont le portrait à peine esquissé ne vise peut-être qu'à prouver que les sœurs d'aristocrates peuvent elles aussi s'enfuir avec de beaux officiers. La stupide sœur de Bingley. Et Lady Catherine, cette autocrate grossière. Quand à Charlotte, l'amie d'Elizabeth, elle épouse Mr. Collins parce que c'est un bon parti et qu'elle n'a pas le courage de rester célibataire.

Et les hommes ? Mr. Bennet, qui a légué à Elizabeth sa sagacité et son bon sens, fait partie de ces faibles entendant compenser leurs carences par des jugements ironiques sur leur propre comportement. Bingley est riche, beau et sans énergie. L'infâme Wickham a peu de scrupules et beaucoup de vanité. L'oncle d'Elizabeth est sérieux et intelligent. Quant aux officiers du régiment, avec leurs uniformes rouges, ils forment pour ainsi dire le chœur de la comédie.

En somme, Elizabeth apparaît comme le seul personnage féminin possédant une force morale suffisante pour

tenir tête à Darcy, lequel de son côté est l'unique homme qui soit son égal.

À présent, une mise en garde personnelle. Je ne suis pas la seule à penser que, dans la réalité, Darcy n'épouserait jamais Elizabeth. Les nobles n'épousent pas de jeunes bourgeoises sans le sou encombrées de parents peu agréables. Bien sûr, on y croit le temps du roman, et c'est l'essentiel. Nous avons souvent vu dans ce pays des lords épouser des danseuses et des mannequins, mettant ainsi un peu d'animation dans les annales de la haute société. Le besoin de « sang neuf » leur servait à justifier de telles mésalliances. Certains de ces mariages ont eu des allures de conte de fées. De jeunes beautés venues de nulle part épousant des seigneurs dans leurs châteaux, voilà qui réveille nos souvenirs d'enfance.

On peut se demander – comme certains critiques que j'ai lus – si *Orgueil et Préjugés* ne pourrait pas être considéré comme faisant partie, sous une forme spirituelle et sophistiquée, d'une littérature sentimentale centrée sur des jeunes filles en mal d'époux. Barbara Cartland, la *grande dame** du genre, répondit un jour qu'on lui demandait pourquoi ses romans avaient tous la même intrigue : « Il n'existe qu'une intrigue. Il faut qu'une fille consciente d'être sous-estimée tombe amoureuse d'un héros désagréable, problématique ou méchant mais qui reconnaît sa valeur. Elle est certaine qu'elle va le guérir. Cependant l'histoire doit se terminer par un mariage, avant qu'elle découvre que non, elle ne le changera pas. » L'application est aisée à faire.

On peut dire que l'institution du mariage dans l'Angleterre de Jane Austen, si elle apparaît fort éloignée de l'expérience des Européennes actuelles, ressemble tout à fait à ce qui se passe aujourd'hui, par exemple, en Inde, dans nombre de pays musulmans et dans une grande partie de l'Afrique.

Nous pouvons rêver à ce qu'aurait été une rencontre entre Jane Austen et Jean-Jacques Rousseau. Se serait-il rendu compte que cette jeune dame d'apparence guindée unissait en elle les deux aspects principaux des Lumières, à savoir le rationnel et le romanesque ? Aurait-elle compris tout ce que ses héroïnes devaient à l'écrivain genevois, même si elles ne l'avaient jamais lu ou n'en avaient jamais entendu parler ?

Une chose a changé du tout au tout. Le paysage évoqué par Jane Austen nous est plus étranger que les montagnes et les déserts où la télévision nous invite à voyager. Nous trouvons parfaitement naturel de changer de pays voire de continent. À son époque, faire quelques lieues pour rendre visite à des parents était une véritable expédition. Je suis à même de le comprendre car dans mon enfance, en Afrique, les voitures étaient si primitives et les routes si lamentables – certaines se réduisaient à des empreintes de roues dans l'herbe – qu'aller dîner chez un voisin revenait à se rendre à Paris ou New York. Habituellement, nous étions conviés à « passer la journée », afin que l'effort du voyage en vaille la peine. Quand on se rendait dans une autre région, la visite pouvait durer des jours voire des semaines. « Venez pour une semaine, autrement ça n'en vaudra pas la peine. » Elizabeth reste six semaines chez son amie Charlotte, lorsqu'elle lui rend visite après son mariage avec Mr. Collins.

Si l'on ne possédait pas soi-même un équipage, on pouvait recourir à des voisins fortunés. Cependant les chevaux pouvaient être employés plus utilement qu'à faire des promenades – M. Bennet répugne à détourner les siens des travaux agricoles.

Ma mère disait : « Pouvons-nous prendre le chariot pour chercher... » – y n'importe quoi, des pièces de rechange pour la herse, des sacs de nourritures. On lui répondait :

« Non, nous allons labourer le grand champ cet après-midi. »

Les cinq sœurs Bennet se rendent à la petite ville pour faire des emplettes et se promener en espérant attirer les regards des officiers. Si le temps est mauvais, elles ne marchent pas dans les rues boueuses et restent cloîtrées.

Quand Jane tombe malade chez Darcy, Elizabeth refuse d'attendre que l'équipage soit disponible et fait elle-même le chemin à pied à travers la campagne, non sans croter ses jupes. Jalouses de sa bonne santé et de son teint éclatant, les femmes de la maison la condamnent sous prétexte qu'une jeune fille bien élevée ne sort pas sans chaperon. Il s'agit ici des dames de la bonne société, non des robustes paysannes des romans de Hardy, lesquelles sont beaucoup plus libres. Cette action de l'intrépide héroïne dut surprendre et impressionner les lecteurs de l'époque. Il était tout simplement exclu qu'une dame se déplace seule. Si une jeune femme faisait une visite, même peu éloignée, elle ne pouvait rentrer tant qu'un parent ou un domestique de confiance n'était pas venu la chercher. La surveillance dont les jeunes femmes étaient l'objet, autant que le piètre état des routes et la lenteur des chevaux, ralentissait tous les déplacements. Et voilà qu'Elizabeth Bennet s'aventure seule sur les chemins, en toute indépendance. Toutes les héroïnes de Jane Austen ne sont pas aussi vigoureuses. Dans *Mansfield Park*, Fanny s'évanouit après quelques minutes de marche. On ne peut s'empêcher ici de penser aux corsets. Nous savons à présent que les évanouissements, les vapeurs et toutes les manifestations de la santé fragile des femmes étaient le résultat de leur taille comprimée à l'excès. Toutefois la Révolution française – et Rousseau – avaient permis aux femmes de se débarrasser des corsets, en Angleterre aussi bien qu'en France. Au moins pour un temps, car ils devaient bientôt revenir de façon

encore plus pernicieuse. Les défaillances physiques de Fanny ne s'expliquent donc pas par cette mode. Que faut-il en penser ? Était-elle anémique ?

Les allusions à la mauvaise santé, en particulier celle des femmes, forment comme un arrière-plan ténébreux dans les romans de Jane Austen. Les femmes ne mouraient pas qu'en couches. Les causes de décès étaient bien plus nombreuses qu'aujourd'hui. Faute d'antibiotiques, le refroidissement retenant Jane chez Darcy aurait pu aisément devenir un mal plus grave. Dans *Emma*, le père hypochondriaque est traité avec une indulgence qui serait impensable de nos jours. Jane se moque un peu de son père, mais en fait ils ont simplement attelé les chevaux pour aller faire une visite à moins d'une lieue de là, dans l'air humide du soir.

Nous avons peine aujourd'hui à nous représenter ces vies constamment hantées par des maladies, dont la plupart paraissaient aussi mystérieuses aux gens de l'époque qu'un mal nouveau comme le virus Ebola l'est pour nous. Ne cessant de voyager à l'étranger, les frères de Jane étaient certainement confrontés à la malaria. Sa cause était alors inconnue. On se contentait de parler de miasmes, d'air malsain. Si jamais notre monde se distingue du leur, c'est par la clarté que les connaissances et les informations confèrent à notre existence. Eux étaient aussi menacés par l'inconnu que des sauvages.

Quand la mère d'Eliza, une cousine de Jane, souffrit d'une grosseur au sein, elle n'eut d'autre recours que de prendre des calmants – peu efficaces – et de prier. Elle aurait pu aussi se faire opérer. Sans anesthésie...

Combien de menaces, de dangers et de maladies guettaient ces femmes ! C'est pourquoi l'équipée audacieuse d'Elizabeth Bennet, parcourant la campagne en sautant

par-dessus les flaques et les barrières, dut faire l'effet d'un coup de tonnerre aux jeunes lectrices d'*Orgueil et Préjugés*.

J'imagine les mères apeurées et les pères alarmés posant le livre pour mettre solennellement en garde leurs filles contre les dangers d'un tel comportement.

Pour d'autres, cette Elizabeth aussi vertueuse qu'entrepreneante dut être un réconfort. La Révolution française avait semé l'épouvante en Angleterre à l'idée non seulement de la révolte et de la guillotine mais aussi des femmes sans entraves réclamant encore du sang à mesure que les têtes tombaient, écumant les rues en troupes hurlantes et donnant ainsi au monde une idée des rébellions furieuses qu'empêchaient seuls les chaperons et les corsets.

Elizabeth Bennet était à la fois plus inquiétante et plus réconfortante que nous ne pouvons l'imaginer. Sa course aussi audacieuse que peu distinguée à travers la campagne annonçait les jeunes femmes escaladant le mont Eiger, franchissant des rapides, traversant l'Atlantique à la voile. Son sens de l'humour et son goût exigeant révélaient aux lecteurs du roman qu'une jeune femme pouvait revendiquer des libertés inconcevables pour sa mère ou ses grands-mères tout en gardant sa dignité et son équilibre.

Tissé de faits certains et de détails vérifiables, ce récit s'inscrit fermement dans un lieu et un temps. La magie du talent de Jane Austen fait qu'on ne se rend compte qu'à la fin qu'il s'agit au fond de l'éternelle histoire de la jeune fille trouvant son mari. On commence alors à soupçonner combien cette intrigue est immémoriale. L'histoire de Cendrillon existe dans toutes les cultures du monde. On en connaît au moins quatre cents versions différentes, mais le nœud de l'action est toujours identique même si les détails varient au gré des époques et des civilisations. Une héroïne dotée d'une intelligence et d'une bonté supérieures est tyrannisée par une mère parfois cruelle, qui lui préfère ses

sœurs stupides et frivoles. C'est pourtant la mal-aimée qui finit par conquérir le cœur du prince – ou de l'homme d'esprit, ou du noble héros. Après quoi elle vit à jamais heureuse, au grand déplaisir de ses indignes parentes.

En Elizabeth Bennet, nous avons bien une jeune fille supérieure. Toutefois elle a une sœur pleine de bonté, de sorte qu'elle n'est pas seule. Les sœurs méchantes ne sont pas deux mais trois à jouir des faveurs de leur mère. La marraine fée est leur tante, une femme gentille et raisonnable. Elizabeth conquiert son noble bien-aimé grâce à sa force de caractère, contre la volonté de l'horrible Lady Catherine de Bourgh, laquelle joue assurément le rôle de la sorcière.

Orgueil et Préjugés appartient au même registre de l'expérience humaine que le conte, et atteint comme lui les profondeurs inconscientes de l'humanité tout entière. Ne seraient-ce pas ces origines si anciennes qui expliquent la fascination que ce livre exerce sur les lecteurs de génération en génération ?

D. H. LAWRENCE ET *LE RENARD*

Lawrence l'homme et D. H. Lawrence l'écrivain – tous deux provoquèrent des réactions violentes de leur vivant, et ce n'est pas fini. Il avait les défauts de ses qualités ; il n'avait pas de défaut, c'était un génie ; il est au cœur de la littérature anglaise ; il occupe une place incontestée dans la littérature mondiale ; c'était un misogyne et une ordure. Mais prenez un roman de Lawrence, et la vieille magie agit aussitôt. Je l'ai lu toute jeune, dans l'ancienne Rhodésie. En désordre, car pendant une guerre on grappille ce qu'on peut. J'ai commencé par *La Verge d'Aaron*. Près de soixante ans ont passé, et les scènes sont toujours aussi vives dans mon esprit. Le bruit de l'eau tandis qu'un homme se lave en écoutant sa femme qui l'invective, car il va la quitter pour toujours. La naissante Italie fasciste, infestée de bandes de jeunes chômeurs. Les montagnes que la neige raie de blanc comme des tigres. Tant de force me séduisait, même si je résistais au message de l'auteur, qui semblait recommander de trouver une personnalité puissante à laquelle se soumettre. Il en alla de même avec *Kangourou* et le bush australien, que je revois tel qu'il le décrivait, irréel et hanté de spectres, sans rapport avec celui que j'ai vu moi-même plus tard. On a bien oublié cette absurdité du chef puissant et de ses adeptes ressemblant fâcheusement à des

miliciens. Il reste que tous ses livres sont envoûtants. Lawrence vous saisit par la force de son identification à ce qu'il voit. Il est généralement admis, même par ses détracteurs, qu'*Amants et Fils* et *L'arc-en-ciel* sont inattaquables, mais c'est à peu près tout. On dit que son inspiration ne fit qu'empirer par la suite. Quant à ses dithyrambes extatiques sur le Mexique, mieux vaut ne plus y penser. Aucun écrivain n'est aussi facile à parodier. Moi-même, il m'a fait hurler de rire, même si je l'entendais mentalement gronder avec rage : « *Canaille, canaille** ! » – car comme beaucoup de gens doués pour injurier les autres, il ne supportait pas la moindre critique. Tout ce tapage fait souvent oublier qu'il fut un excellent poète et écrivit quelques-unes des meilleures nouvelles de la littérature anglaise.

Celle qui a pour titre *Le Renard* est typique de l'art de Lawrence, en équilibre instable entre l'ombre et la lumière. Son atmosphère est si marquante qu'il serait aisé de négliger son ancrage dans la réalité d'un temps et d'un lieu. La guerre vient juste de s'achever et les soldats rentrent chez eux. On est sans doute en 1919, car la grande épidémie de grippe fait des victimes dans le village voisin. Nous avons connu depuis lors un autre après-guerre sinistre, marqué par la mauvaise nourriture, le froid, les restrictions et les épreuves à endurer. L'après-guerre de la nouvelle précède d'une trentaine d'années celui dont certains d'entre nous se souviennent. On manque aussi bien de vivres que de combustibles, alors que l'hiver approche. L'ombre de la guerre plane sur une petite ferme où deux jeunes femmes s'efforcent de mener une vie indépendante. Trop ignorantes de l'agriculture, elles sont en plein échec. Leur état moral n'est pas brillant non plus. L'avenir leur paraît aussi sombre qu'effrayant et il ne leur est que trop aisé de se décourager. Elles ont un ennemi visible : un renard qui

Le temps mord

Simone de Beauvoir	181
Ma chambre	187
Un livre qui m'a transformée	191
<i>Le Départ du professeur Martens</i>	193
Autrefois.....	197
<i>Apprendre à apprendre : Une philosophie pratique</i> dans la tradition du soufisme.....	205
La tragédie du Zimbabwe	209
« À quel(s) roman(s) devez-vous votre prise de conscience politique ? »	229
Le livre le plus important que nous ait donné l'Afrique.....	231
Problèmes, mythes et histoires.....	233
Après le 11 septembre	257
<i>L'Histoire de Hayy</i>	261
La Voie.....	267
Une semaine à Heidelberg	275
Walter de la Mare : <i>Les Trois Singes Royaux</i>	283
A.E. Coppard	285
Un jeune blanc en Afrique.....	291
<i>Les neuf vies émotionnelles du chat</i>	297
<i>Clarissa</i>	301
Opéra	305
Discours prononcé à Vigo lors de la remise du Prix du Prince des Asturies 2002	311
<i>Remerciements</i>	317
<i>Note</i>	321

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01ELHN000257.N001
Dépôt légal : octobre 2011